

ADMINISTRATION

48, rue de la République

DRESSER LES MANDATS ET COMMUNICATIONS A L'ADMINISTRATEUR

ANNONCES

A LYON : AGENCE FOURNIER Rue Confort, 14

A PARIS : AGENCE HAVAS Place de la Bourse 3

L'ÉCHO DE LYON

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

RÉDACTION

48, rue de la République

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS



ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES 3 mois, 5 fr.; 6 mois, 10 fr.; Un an, 18 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS

3 mois, 6 fr.; 6 mois, 12 fr.; Un an, 22 fr.

AUJOURD'HUI :

NOTRE ARTILLERIE. MANIFESTATION A VIENNE.

ENTRE EUX

Les commentaires qui, dans la presse, ont suivi l'article de désarmement paru dans le Soleil...

En politique, ces événements-là ne sont pas communs. Il n'y avait guère, jusqu'ici, que M. Dugué de la Fauconnerie...

Je ne me figure pas bien le Soleil, qui est une maison d'aspect solide, recherché, pour le simple plaisir, le genre de succès de M. Dugué de la Fauconnerie...

Mais quelqu'un qui n'est pas content, c'est la Gazette de France.

Les Débats avaient hasardé cette affirmation, qui n'est pas précisément téméraire, à savoir que le Soleil est un journal monarchiste.

Le Soleil un journal monarchiste! Voyez-vous bien cela? Le Soleil que depuis plus de quinze ans tout le monde appelait « le journal des princes »!

On avait fait courir le bruit que M. Edouard Hervé avait eu quelques relations avec le comte de Paris. C'était un faux bruit qui ne peut être attribué qu'à la malveillance.

Et la Gazette de France cite pour se consoler une note qui vient de paraître dans la Correspondance nationale et qu'on peut considérer, dit-elle, comme dictée par le comte de Paris.

Feuilleton de L'ÉCHO DE LYON du 31 Août (2)

ABANDONNÉE!

PAR CHARLES MÉROUVEL

Mlle DE ROYE-TREVILLE

Il jeta un regard défiant autour de lui.

Mais il faut taire ce qu'on pense.

Jacques de Brandes avait rempli deux ou trois fois le verre de Tricquet.

Il changea brusquement de sujet :

— Quand pars-tu ? dit-il.

— Demain.

— Et tu vas ?

— Au Havre.

— Qu'y fais-tu ?

— Je suis domestique chez un ancien capitaine au long cours, un Breton qui vit de ses rentes... rue d'Étretat.

— Il s'appelle ?

— Nazaire Perros.

— Si on avait besoin de toi, Tricquet ?

— On me trouverait là.

Le baron en prit note sur un carnet où il écrivait : « Nazaire Perros, rue ?... »

— D'Étretat, au Havre, acheva Tricquet.

Tricquet n'était pas un Adonis.

Sa tête offrait aux regards une forte perruque d'un blond fade, taillée en bro-

un langage que nous nous contenterons de qualifier de regrettable.

J'avais toujours cru que M. le comte de Paris serait assez perspicace pour deviner qu'un article découragé ne pouvait correspondre qu'à un état d'esprit connu sous le nom de découragement.

Qu'on trouve ce langage « regrettable », c'est bien évident. J'aime à croire qu'en écrivant le rédacteur du Soleil n'était pas dans une joie folle.

Et puis, en somme, ajoute la Gazette de France, l'article du Soleil n'est pas signé : Philippe. Il ne lui manque, en effet, que cela.

L'ESPAGNE ET LA FRANCE

Les journaux du parti libéral espagnol se montrent hostiles à l'idée d'un rapprochement intime entre la France et la Russie, et ils témoignent, à ce propos, vis-à-vis du gouvernement de la République des sentiments peu bienveillants qui nous étonnent et nous allègent.

L'erreur de nos confrères de Madrid tient à ce qu'ils pensaient probablement que la République française pourrait, à un moment donné, poursuivre en Espagne une politique anti-dynastique.

Des relations d'amitié entre Paris et Saint-Petersbourg démentent qu'instruis par les leçons du passé et ne voulant pas recommencer les fautes de nos pères, nous sommes absolument décidés à ne pas nous mêler de ce qui se passe au-delà de nos frontières.

Peu nous importe la forme du gouvernement existant chez les autres peuples : nous respectons entièrement leur liberté et nous ne cherchons nullement à faire triompher, pour prix de notre amitié, la similitude des institutions.

D'ailleurs, l'histoire à la main, nous voyons combien la France a toujours eu à souffrir, lorsqu'elle a commis l'imprudencence de se mêler des questions espagnoles.

L'ambition de Louis XIV plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne et son imprudente parole : « Il n'y a plus de Pyrénées ! » nous ont coûté des flots de sang.

C'est en Espagne que Napoléon a vu décliner pour la première fois sa fortune militaire, et la Restauration a été touchée au cœur par la coupable expédition, sous le commandement du duc d'Angoulême, qui a tenté, lors de la prise du Trocadero, aux libertés de la nation espagnole.

C'est à cause de l'Espagne que Napoléon III a entamé la fatale guerre de 1870 et conduit la France aux suprêmes catastrophes.

Que les Espagnols libéraux nous gardent donc leurs sympathies dont nous apprécions le prix et qu'ils soient bien convaincus que tous les partis, en France, sont d'accord pour ne jamais s'immiscer dans les affaires de la noble nation espagnole.

NOS DÉPÊCHES

PAR SERVICE SPÉCIAL

INFORMATIONS POLITIQUES

Paris, 30 août.

LE SCANDALE DE BESSÈGES MM. Blayn, fabricant et Valadier, détentés pour malversation dans la loterie de Bessèges, s'occupent activement d'obtenir leur mise en liberté provisoire sous caution.

On dit que le parquet hésite à leur accorder cette faveur en présence de la surexcitation des intéressés qui pourraient leur faire un mauvais parti.

On a découvert, dans les comptes communaux, de graves irrégularités et des plaintes seront déposées devant les tribunaux compétents.

INAUGURATION D'UN MONUMENT

La ville de Saint-Jean de Losne vient de fixer au 11 octobre l'inauguration du monu-

ment commémoratif du siège soutenu si glorieusement, en 1693, contre les Impériaux commandés par Galas.

On prépare de grandes fêtes.

L'AMIRAL GERVAIS

Il se pourrait que le contre-amiral Gervais, qui arrivera au terme de son commandement à la mer en février prochain, soit pour successeur, dans le commandement de l'escadre du Nord, le contre-amiral Barrera, directeur du personnel au ministère de la marine.

M. ANDRIEUX CANDIDAT

M. Andrieux pose sa candidature sénatoriale dans le Cantal pour l'élection qui aura lieu en octobre prochain, afin de nommer un successeur à M. Cabannes, décédé.

LE PROCHAIN CONSISTOIRE

« Le Diritto » croit savoir qu'un consistoire serait tenu en décembre, afin de pourvoir à la nomination de cinq cardinaux.

« Parmi les candidats probables, il cite les archevêques de Bordeaux, Cambrai et Rouen, soit trois nouveaux chapeaux français. »

LES CARONS CANET

Le gouvernement russe vient d'adopter officiellement les canons Canet à tir rapide de tous les calibres, pour l'armement de sa flotte et pour la défense des côtes.

L'adoption de ces canons, fabriqués au Havre par les forges et les chantiers de la Méditerranée, a été décidée à la suite des expériences qui ont eu lieu au polygone du Hoc, en présence d'une commission d'officiers russes.

Cette commission n'a pris de décision qu'après des essais très sérieux faits en Angleterre et en Allemagne avec des canons Armstrong et Krupp qui n'avaient pas donné de résultats satisfaisants.

M. TRICOUPIUS A PARIS

M. Tricoupius, ancien président du conseil des ministres à Athènes, est arrivé, hier, à Paris, où il est descendu à l'hôtel Mirabeau.

On se souvient que cet homme d'Etat, depuis sa chute du pouvoir, a fait une tournée dans les provinces balkaniques, qui a donné lieu à de nombreux commentaires.

Sa venue à Paris quelques jours après la visite du roi de Grèce, ne saurait passer inaperçue.

LA FRANCE EN AFRIQUE

Paris, 30 août.

L'Officiel publiera demain le rapport de M. Fourneau, qui a été chargé d'explorer la Shanghaï, affluent de l'Oubangue, et dont l'expédition a été entreprise au mois de mai par les indigènes. M. Fourneau raconte qu'à la date du 11 mai, confiant dans les assurances d'amitié des indigènes, il s'était couché.

Tout à coup, dit-il, à 4 heures 40, des cris sauvages et formidables éclatèrent de toutes parts. Des centaines d'hommes, armés de sagaies, de lances et de flèches, se précipitèrent sur nous. C'est une véritable boucherie. Notre massacre va être consommé quand notre fusillade éclate enfin et réussit à élargir quelque peu le cercle de ces forcenés.

Partout on entend les plaintes des mourants et des blessés. Les sagaies et les flèches pleuvent de tous côtés. Nos tentes sont littéralement criblées; c'est presque un combat corps à corps, auquel le jour qui commence à paraître et permet à notre tir d'être plus juste, met fin quelque temps après.

M. Fourneau raconte qu'il trouva M. Thiriet mort. M. Blom, horriblement blessé, et montre les assaillants s'éloignant.

Il a ajouté : Nos porteurs sont affolés, ils courent en tous sens, éperdus, sanglants; seuls, les Sénégalais restent à leur poste, et bientôt ils repoussent définitivement les agresseurs. Je regarde autour de moi : les cadavres de sept de nos hommes, y compris celui de M. Thiriet, et 28 de nos porteurs, couverts d'horribles blessures, gisent autour de moi. Il n'y a pas une minute à perdre : aveuglé moi-même par le sang, je pense à la hâte, tous ces mutilés et, le revolver au poing, je parviens à rétablir tant soit peu l'ordre.

Je fais fonctionner un hamac avec les débris de ma tente, pour transporter M. Blom, revenu à lui; puis, rassemblant la presque totalité de nos marchandises, j'y mets le feu après avoir placé sur ce bûcher improvisé, les cadavres de nos hommes, pour les dérober aux mutilations que plusieurs d'entre-eux avaient déjà subies.

Il alla aux écuries et y entra sans bruit. Deux juments blanches, truittées, hennirent à son approche.

Il leur caressa la croupe et dit :

— Allons, dormez. Nous aurons une forte journée demain.

C'étaient deux bêtes communes, de race bâtarde, à moitié perchonnées, des bidets de poste, à deux fins, choisis, soignés avec amour, ménagés par un maître qui n'avait pas le moyen d'en changer et tenait à en obtenir le meilleur et le plus long service.

Le baron lui toucha l'épaule en disant :

— Hilaire!

— Eh!

— On chasse demain aux Essarts,

— Suffit, monsieur.

— Tu viendras avec moi. Soigne les bêtes comme il faut.

— Entendu.

— Bonne nuit.

Le baron traversa son parc, ce qui ne fut pas long, promena son regard mélancolique sur les tourelles noires dont la silhouette se découpait sur la profondeur du ciel, entra au manoir et se mit à lire en grommelant :

— Il faut en finir. A nous deux, monsieur de Baulieu! Demain, il fera jour. On verra.

II

Le Lanceur

C'est un brillant spectacle que le début d'une chasse au cerf.

L'animal éverté par le limier, traqué dès l'aube et suivi jusqu'au fourré où il

à côté, je fais aussi brûler le corps de M. Thiriet, avec tous ses effets et sa tente.

M. Fourneau raconte ensuite qu'un quart d'heure à peine après son départ pour regagner l'Ékéké, lui et ses compagnons furent de nouveau attaqués et durent supporter des projectiles jusqu'à trois heures et demie, heure à laquelle la rive droite de l'Ékéké est atteinte et où ils purent s'emparer de pirogues.

Le lendemain, les deux rives de l'Ékéké étaient couvertes de milliers d'hommes qui criblaient les explorateurs de projectiles. Toutefois, ils sont encore sauvés par la rapidité de leur marche. La nuit met encore fin au combat, mais à dix heures du soir, ils tombent dans les raptiles où deux pirogues sont culbutées et quatre hommes noyés.

Enfin, ils arrivent presque sans cartouches dans la tribu amie des Mokelos; ils étaient sauvés.

Le Progrès Républicain

Paris, 30 août.

Le progrès de l'idée républicaine dans le pays est assez manifeste pour pouvoir être constaté par tous. Toutefois il peut être mesuré en quelque sorte mathématiquement.

Chaque année il y a un certain nombre d'élections partielles de divers degrés, dont les résultats permettent d'apprécier la force respective des partis. Si nous relevons, par exemple, les résultats des huit mois écoulés de 1891 nous arrivons aux constatations suivantes pour ce qui concerne les élections départementales ou départementales.

Du 1^{er} janvier au 30 août 1891, il y a eu 8 élections sénatoriales, dont 7 ont été républicaines, et 1 réactionnaire; 16 élections de députés, dont 14 ont été républicaines et 2 réactionnaires; 85 élections de conseillers généraux, dont 75 ont été républicaines et 10 réactionnaires.

On voit que, quel que soit le degré du mandat électif, la proportion se maintient entre républicains et réactionnaires.

Mais ce sont surtout les élections des conseillers généraux qui constituent le critérium le plus sûr pour l'opinion. Il ne se passe pas de dimanche, en effet, qu'il n'y ait une élection partielle pour ces assemblées départementales. La manifestation est donc en quelque sorte continue par la durée et générale par l'étendue, car elle porte dans une année sur tous les points du territoire.

Or, on vient de voir que sur 83 élections de cet ordre 75 ont été républicaines; mais ce qui y a de plus caractéristique encore c'est que la République, sur ces 85 sièges départementaux, en a gagné 46 par l'élection de réactionnaires qui les avaient possédés jusque-là.

La constatation que nous venons de faire sur 1891 aurait abouti aux mêmes résultats pour les années antérieures. Aussi peut-on prévoir que, dans un délai assez rapproché, il arrivera un moment où les candidats réactionnaires disparaîtront à peu près complètement.

LES DÉCLARATIONS DU « NORD »

Paris, 30 août.

Le Nord, s'occupant de la visite de l'escadre française à Portsmouth, s'exprime ainsi :

Absolument rien, dans le langage de la presse française, n'est venu ébranler la confiance que nous avions placée à cette occasion dans la France, et les journaux anglais ont envisagé, à notre exemple, cet événement comme une garantie de plus du maintien de la paix européenne.

La France a rehaussé encore son prestige et grossi son influence internationale par la démarche qu'elle vient de faire; mais elle n'a pas oublié que c'est à la Russie qu'elle est redevable de ce résultat si avantageux. C'est avec un vil plaisir que nous la voyons dater franchement et invariablement de Cronstadt le point de départ de la nouvelle phase politique dans laquelle elle vient d'entrer.

Certains journaux étrangers, qui sont toujours et qu'on de trouvailles politiques, ont imaginé que les rencontres navales de Cronstadt et de Portsmouth pourraient bien servir de prologue à la conclusion d'une alliance entre la Russie, l'Angleterre et la France, supposition qui devait les conduire à attribuer à cette dernière puissance le rôle d'un intermédiaire entre les deux premières.

Or, non seulement la direction bien con-

nie de sa politique ne rend nécessaire ni ne fait désirer à la Russie une alliance proprement dite, qui n'exige de sa part qu'une simple entente cordiale avec les puissances qui veulent, comme elle-même, le maintien de la paix, mais encore il n'existe entre elle et l'Angleterre aucun litige réclamant la médiation de qui ce soit.

Le Nord dit encore :

On a compris que le voyage à Portsmouth ne pouvait avoir pour but la conclusion de quelque accord particulier avec la France, concernant par exemple la question d'Égypte car l'Angleterre devait bien comprendre que le moment serait mal choisi pour demander à la France des concessions sans lesquelles il n'y aurait pas d'accord possible sur ce terrain, vu qu'elle-même n'a guère l'habitude d'en faire.

Écartant cette supposition, il a fallu conclure que le gouvernement britannique a surtout été alarmé de voir qu'on interprétait en Allemagne le pompeux et gracieux accueil fait récemment, à Londres, à l'empereur Guillaume II, comme une sorte d'adhésion à la triple alliance, et, par conséquent, le renouveau à la politique traditionnelle de l'Angleterre, qui a toujours consisté à conserver sa pleine liberté d'action, afin de pouvoir tirer le meilleur parti possible des circonstances ultérieures.

A FONTAINEBLEAU

Fontainebleau, 30 août.

Anjourd'hui avaient lieu des courses à Fontainebleau. M. et Mme Carnot, accompagnés du général Bruère, sont arrivés aux courses à 2 heures 1/2. Dans un second landau se trouvaient MM. Ernest et François Carnot avec M. Sicard, conseiller d'Etat et le lieutenant-colonel Dalstein.

Le chef d'Etat a été reçu au pied de la tribune officielle par M. de Kergerlay et M. de Salverte, préfet de Seine-et-Marne, M. Pourcy, sous-préfet, M. Regnaux, maire de Fontainebleau, M. M. Regismanset, sénateur, et Ouvré, député.

M. de Kergerlay a offert son bras à Mme Carnot et l'a conduite au pavillon présidentiel.

Mme Carnot, très entourée, portait une toilette vert d'eau avec un tablier de dentelle blanc.

Un lunch a été servi dans le salon. La musique de l'école d'artillerie d'Orléans, mise gracieusement par le président de la République à la disposition du comité des courses, jouait devant les tribunes pendant les opérations du pesage.

Le président a été acclamé à l'arrivée et au départ.

LA GUERRE AU CHILI

Paris, 30 août.

Le ministre des affaires étrangères a reçu la dépêche suivante de Santiago :

« Les congressistes sont malades du pays. L'ancanissement des troupes de Balmaceda est complet. M. Balmaceda s'est enfilé dans la nuit du 28 au 29 août. »

Les représentants des congressistes à Paris ont reçu de M. Erzurum, ministre des affaires étrangères, la dépêche suivante officielle :

« Iquique, 30 août.

Après le débarquement de notre armée près de Valparaiso, nous avons gagné deux grandes batailles, l'une à Concon le 22, l'autre à la Placilla le 28. Ces batailles ont donné pour résultat la défaite définitive de l'armée de Balmaceda. A Concon, l'ennemi a perdu 1.500 hommes et 1.500 prisonniers. Nos pertes s'élevaient à 500 hommes morts et blessés, dont 5 officiers morts et 13 blessés. Dans la même bataille, nous avons pris à l'ennemi toute son artillerie et 3.000 prisonniers.

Après cette seconde victoire, notre armée est rentrée à Valparaiso où nous nous sommes emparés des vaisseaux Antracite, Lynch, Saragosa, Adua et tous les autres torpilleurs. Nos pertes sont sans importance.

M. Claudio Vicuña, successeur désigné par M. Balmaceda, M. Bolol, ex-ministre du dictateur M. Pineda, ministre de l'intérieur, et M. Viel, préfet de Valparaiso, se sont réfugiés à bord des vaisseaux étrangers.

Les généraux Barbosa, Alzereca et autres chefs Balmacedistes sont restés sur le champ de bataille.

De taille moyenne, bien faite, la poitrine pleine, souple et mince, le nez droit, la bouche minime, meublée de dents superbes, brune de cheveux, l'œil hardi, elle offrait un certain caractère de décision et de hauteur, tempéré par l'affabilité du sourire.

C'était Germaine de Roye. Intelligente, bonne musicienne, parlant couramment l'anglais, l'espagnol et l'italien, elle avait reçu une éducation conforme à sa fortune.

Après d'elle se tenait un jeune homme qui à première vue on reconnaissait pour le fils du comte de Beaulieu. Blonds l'un et l'autre, le fils ressemblait au père, avec plus de distinction, de grâce, et pour ainsi dire un perfectionnement du peut-être uniquement à la jeunesse.

Même taille, même force, même chair solide et colorée. Seulement, Robert de Beaulieu ne gardait que sa moustache, ce qui lui donnait l'aspect d'un officier de cavalerie.

Officier, il l'avait été cinq ans, au sortir de Saumur, et s'était distingué en Afrique, dans les dernières convulsions de cette terre, maintenant française, mais qui avait encore des retours d'indépendance et de révolte.

Puis il était revenu, par ordre de son père qui s'ennuiait de son isolement, et aussi pour obéir à un autre sentiment.

La liaison du comte et du général remontait aux époques des plus reculées de leur jeunesse.

(A suivre.)

NOTRE ARTILLERIE

La supériorité de la France. — 1870 et aujourd'hui. — Notre artillerie triplée. — Le rôle du canon. — Sous la Révolution. — La bataille de Bautzen. — Une batterie de cent quatre-vingts canons. — La meilleure artillerie de l'Europe.

A propos de la question du militarisme discutée au congrès socialiste international de Bruxelles, un journal belge, le Peuple, a publié une statistique très commentée des forces en artillerie dont disposent les nations européennes.

Il en résulte que la France vient en tête avec quatre cent quatre-vingts batteries et deux mille huit cent quatre-vingts pièces, distanciant de quarante-six batteries et deux cent soixante pièces, l'Allemagne, qui n'occupe que le second rang.

Cette constatation a été accueillie avec d'autant plus de plaisir chez nous qu'on n'a pas oublié que l'infirmité de notre artillerie fut, en 1870, l'une des causes principales de nos défaites.

An début des hostilités, en effet, et malgré quelques augmentations réalisées dans les dernières années de l'Empire, notre artillerie ne pouvait atteler que cent soixante-quatre batteries de campagne ou neuf cent quatre-vingt-quatre bouches à feu, alors que l'armée d'invasion en comptait quinze cent soixante.

Nous avons donc, depuis 1870, presque triplé le nombre de nos canons, tandis que l'Allemagne, qui en compte aujourd'hui deux mille six cent vingt, est loin d'avoir doublé les siens. De là le notable écart en notre faveur.

M. Carnot aux Courses

Fontainebleau, 30 août.

Anjourd'hui avaient lieu des courses à Fontainebleau. M. et Mme Carnot, accompagnés du général Bruère, sont arrivés aux courses à 2 heures 1/2. Dans un second landau se trouvaient MM. Ernest et François Carnot avec M. Sicard, conseiller d'Etat et le lieutenant-colonel Dalstein.

Le chef d'Etat a été reçu au pied de la tribune officielle par M. de Kergerlay et M. de Salverte, préfet de Seine-et-Marne, M. Pourcy, sous-préfet, M. Regnaux, maire de Fontainebleau, M. M. Regismanset, sénateur, et Ouvré, député.

M. de Kergerlay a offert son bras à Mme Carnot et l'a conduite au pavillon présidentiel.

Mme Carnot, très entourée, portait une toilette vert d'eau avec un tablier de dentelle blanc.

Un lunch a été servi dans le salon. La musique de l'école d'artillerie d'Orléans, mise gracieusement par le président de la République à la disposition du comité des courses, jouait devant les tribunes pendant les opérations du pesage.

Le président a été acclamé à l'arrivée et au départ.

LA GUERRE AU CHILI

Paris, 30 août.

Le ministre des affaires étrangères a reçu la dépêche suivante de Santiago :

« Les congressistes sont malades du pays. L'ancanissement des troupes de Balmaceda est complet. M. Balmaceda s'est enfilé dans la nuit du 28 au 29 août. »

Les représentants des congressistes à Paris ont reçu de M. Erzurum, ministre des affaires étrangères, la dépêche suivante officielle :

« Iquique, 30 août.

Après le débarquement de notre armée près de Valparaiso, nous avons gagné deux grandes batailles, l'une à Concon le 22, l'autre à la Placilla le 28. Ces batailles ont donné pour résultat la défaite définitive de l'armée de Balmaceda. A Concon, l'ennemi a perdu 1.500 hommes et 1.500 prisonniers. Nos pertes s'élevaient à 500 hommes morts et blessés, dont 5 officiers morts et 13 blessés. Dans la même bataille, nous avons pris à

Grand-Croix. — Tentative de meurtre. — Un nommé Jamellino, sujet italien, ouvrier mineur...

Le Travail à l'Arbresle (DE NOTRE CORRESPONDANT SPECIAL) L'Arbresle, 30 août.

FÊTE DE L'AVANT-GARDE Hier après-midi, l'Avant-Garde de Lyon donnait à la Brasserie Française une grande fête de gymnastique...

Le spectacle est composé de Les Deux Mélanges, comédie en trois actes, de la Comédie-Française...

Sont classés dans le deuxième ordre les répétiteurs pourvus d'un diplôme de bachelier.

Dépêches Téléphoniques

Paris, 31 août, 2 h. matin. L'INFANTRIE DE MARINE A TROYES La ville de Troyes a fait aux soldats de l'infanterie de marine l'accueil enthousiaste...

ISÈRE Grenoble. — Arrestation. — Hier, dans la soirée, les agents Servoz et Delmiquet, de service à la foire...

NOS ECHOS Les concerts militaires de Bellecour : A partir du 2 septembre prochain, une musique militaire se fera entendre chaque jour au kiosque de Bellecour...

Un Crime à la Vilette Le docteur Bernard, médecin légiste, a commencé hier matin l'autopsie du cadavre de la femme Gouttequillet.

INCENDIE A SERIN Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons qu'un incendie vient de se déclarer sur la rue de Serin...

COMMUNICATON DE PEINE Saint-Omer, 30 août. La peine de mort prononcée par la Cour d'assises du Pas-de-Calais contre le nommé Martel...

TRIBUNE OUVRIÈRE Syndicat des ouvriers coiffeurs réunis de Lyon. — Aujourd'hui lundi, à 9 heures 1/2, aura lieu une réunion...

MANIFESTATION A VIENNE (DE NOTRE CORRESPONDANT SPECIAL) Vienna, 30 août. Les appréteurs de Lyon et de la banlieue et le comité de la jeunesse socialiste révolutionnaire...

La Grêle Après quelques jours d'une accablante chaleur, le temps a subitement changé et s'est remis de nouveau à la pluie.

Chronique Locale Le Calendrier. — Lundi, 31 août, 243e jour de l'année. Lune : premier quartier, le 26 août ; nouvelle, le 3 septembre.

CONCERTS-BELLECOEUR. — La pluie d'hier au soir a forcé l'administration des Concerts-Bellecour à renvoyer sa fête artistique...

GRÈVE EN ITALIE Milan, 30 août. Ce matin, les grévistes de l'établissement métallurgique d'Elvètica ont tenu un meeting...

CONCERTS-BELLECOEUR. — Ce soir, lundi, 31 août, à 8 heures 1/2, grand concert. PROGRAMME. — Première partie. — Guillaume Tell, ouverture, Rossini...

Je dis que la mère n'était pas morte, que j'ai entendu son cri d'agonie, quand ton père Archand lui a coupé les doigts.

C'était une grande jeune fille mince de taille, mais au buste taillé en plein marbre. Sa tête, d'une idéale perfection...

Marianna venait d'apercevoir Yan. Elle surmonta son trouble et marcha droit à lui. — Bonjour Yan. Comment allez-vous ?

Marianna ne le voyait plus. Elle se précipita vers Yan, et se jeta dans ses bras. — Yan, mon pauvre Yan, s'écria-t-elle. Je ne savais pas !

Je ne savais pas ! Que vous est-il donc arrivé ? — Une chute, prononça le jeune homme, hésitant et rougissant. Elle fixa sur lui ses prunelles noires...

Grand concert de l'Hôtel-Or, le 9 septembre, une seule représentation de Coquelin aîné, Jean Coquelin, et de Mlle Favart.

PIEUR D'ÉPAGES PAR PIERRE MAEL PREMIÈRE PARTIE

— Je dis que la mère n'était pas morte, que j'ai entendu son cri d'agonie, quand ton père Archand lui a coupé les doigts.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

— Tu es bon, vieux, je t'aime. Embrasse-moi. Soudain, les yeux du jeune homme se dilatèrent en se fixant au dehors.

